

PARLER, LIRE, ÉCRIRE, CHANTER... UN MILLÉNAIRE ET QUELQUE D'OCCITAN EN BORDELAIS.

*...Sarà pas verai qu'Agen, Tolosa,
E la Provença emmorcilhosa,
De lura lenga gloriosa,
Solas clunaràn los rossinhòus.*

Jean MAURICE (1860-1932), Lignan de Bordeaux, *Reclams*, 1901.

Le Bordelais est l'aboutissement des vallées de la Garonne et de la Dordogne, nourries de tous leurs affluents. C'est aussi là que vient s'achever, dans la pointe médoquine, la vaste lande de Gascogne. Cette configuration de rencontre, au centre de laquelle s'est développée la métropole bordelaise, conditionne la réalité occitane de ce pays. On y rencontre sur un espace très réduit trois grands ensembles dialectaux occitans : le gascon, lui-même présent dans plusieurs sous-variantes (parler noir landais, bazadais, marotin, pichadey, haut et bas médoquin, cubzaguais, libournais, garonnais), des formes de parlers mélangés de nord-languedocien, de limousin et de gascon (sous-dialecte du pays de Sainte-Foy-la-Grande, à l'est, qui se poursuit dans le proche Bergeracois et le Duraquois) et quelques communes de parler limousin authentique, très proche de ceux de la Double et du Montponnais. Globalement, le mélange, la transdialectalité, est une des caractéristiques les plus remarquables de l'occitan bordelais, en particulier celui de Bordeaux même.

Comme ailleurs en pays d'Oc, l'occitan s'est parlé, écrit, lu, chanté, depuis plus de douze siècles sur ces terres. Riche pays de culture troubadouresque, capitale d'un comté, d'un duché puis d'une province, Bordeaux a aussi pratiqué l'occitan poétique du *trobar* et la langue administrative de la chancellerie des Plantagenêt. Par la suite, l'occitan y a connu les fortunes et infortunes qu'il a connues ailleurs, avec quelques particularités propres, cependant, au niveau des différentes périodes de son histoire. Aux confins du XVIII^e et du XIX^e siècle y est apparue une tradition langagière foisonnante et exubérante que le pays a peiné à préserver (encore que...) et que les études occitanes ont trop souvent méconnue..

I- Le Moyen Âge en Bordelais : de l'*Amor de lonh* au *Gai Saber*

Le Bordelais fait partie des terres d'oc où se sont développés, entre le XI^e et le XIV^e siècle, l'art et la lyrique des troubadours.

On ne présente plus Jaufrè Rudèl (première moitié du XII^e siècle), un des plus célèbres troubadours, prince de Blaye, croisé en Orient. Il serait mort, dit la légende bien connue, en Lybie, entre les bras de la princesse de Tripoli dont il était tombé amoureux sur la simple description d'une troupe de pèlerins qui venaient d'Antioche. S'il a célébré celle que l'on identifie souvent à Hodièrne de Tripoli (vers 1110-1160) épouse du comte Raymond II de Toulouse, ne nous est parvenu du troubadour de l'*amor de lonh* qu'un maigre corpus de huit œuvres, dont la moitié seulement avec la notation musicale. Il n'en demeure pas moins un des poètes occitans les plus étudiés, source d'inspiration pour des auteurs tels qu'Edmond Rostand ou Amin Maalouf et objet d'étude pour tous les spécialistes de la lyrique troubadouresque, en France comme à l'étranger. Aux côtés de l'auteur de l'*Amors de terra*

lonhdana, les autres représentants du *trobar* en Bordelais peuvent sembler des auteurs de portée moindre.

Si les Médoquins Aimeric de Belenoi (vers 1216-1242) et Peire de Corbian (ou de Corbiac) ne sont pas aussi connus que Jaufre Rudèl, le premier fait partie de ceux que Dante Alighieri cite dans son *De vulgari eloquentia*. La *vida* d'Aimeric de Belenoi nous confirme qu'il était natif de Lesparre en Médoc, neveu de Peire de Corbian, et qu'il œuvra comme jongleur bien qu'étant clerc, de la Savoie à la Castille avant de mourir en Catalogne. Quant à Peire de Corbian, clerc lui aussi, ne nous restent de lui qu'un seul poème, une ode mariale, mais aussi un *Thezaur*, sorte d'encyclopédie monorimique de 520 vers, tous sur la même sonorité.

Le doute demeure sur les origines de Guiraut de Calanson (XIII^e siècle), dont l'on ne connaît réellement que les origines gasconnes, bien qu'il se dise qu'il était originaire du Bordelais. Onze œuvres nous sont parvenues de ce poète qui opéra en Castille et Aragon principalement, et put connaître Peire de Gabarret (fin XII^e - début XIII^e siècles), autre troubadour du Bordelais, seigneur de Bezaume, Benauge, Saint-Macaire et Langon, croisé et apparenté aux vicomtes de Béarn. Les mêmes questions entourent la naissance d'Amanieu de Sescars (XIII^e siècle), que l'on dit selon les cas gascon ou catalan, dont seules quatre œuvres nous sont parvenues.

Si Peire de Ladils, de Bazas (vers 1325-1355) est connu, c'est moins en raison de son œuvre (neuf textes conservés), représentative des formes les plus tardives de la *tròba*, que parce qu'il participe de la transition entre deux grandes époques de la littérature d'oc. Cet avocat fait en effet partie des sept fondateurs de la *Sobregaya Companhia dels Set Trobadors de Tolosa*, le célèbre *Consistòri del Gai-Saber*, la société organisatrice des Jeux Floraux de Toulouse rassemblée autour de Guilhem Molinier, le rédacteur des *Leys d'Amor*, code de grammaire, rhétorique et prosodie qui résonne comme un manifeste de l'art déclinant des troubadours.

Conjointement à l'art du *trobar*, on ne peut évoquer le corpus occitan du Bordelais sans mentionner bien sûr les nombreux textes non-littéraires à usage juridique ou économique, tels que ceux renfermés dans le *Livre des Bouillons* et le *Livre des Coutumes*, recueils des archives de la Jurade de Bordeaux, rédigés aux XV^e et XVI^e siècles d'après des textes de l'époque Plantagenêt : privilèges, chartes, édits royaux et ducaux, ainsi que plusieurs « coutumes », compilations d'usages de droit coutumier. Dans le premier se trouve également la légende ibéro-occitane de Galienne et de Cénébrun, déjà évoquée sous une forme légèrement différente par Rodéric de Tolède, qui est ici censée expliquer l'histoire du Palais-Gallien de Bordeaux ainsi que de la *Levada* reliant la métropole à la Pointe de Grave. Citons aussi le *Livre Velu* de Libourne et l'*Esclapòt* de Monségur, qui contient un calendrier perpétuel. Il convient de ne pas oublier l'obituaire de Sainte-Croix, le cartulaire de cette même abbaye ainsi que le recueil des privilèges de l'Entre-deux-Mers. Les églises Sainte-Eulalie de Bordeaux et Saint-Pierre de Bruges abritent également des inscriptions épigraphiques occitanes du XIV^e siècle.

S'il faut mentionner le court texte occitan relatant le siège de Bourg et de Blaye en 1406 par les troupes du duc d'Orléans, inséré dans un terrier de l'Ordre de Malte et conservé aux Archives départementales de la Gironde, c'est aussi parce que nous sommes ici à la jonction du texte administratif et de la littérature, mais aussi au seuil d'une époque de grands changements administratifs, politiques et culturels pour le duché d'Aquitaine. La transition avec la période moderne est assurée par un manuscrit unique en son genre, édité en 1908 par

Jean Ducamin chez les imprimeurs Féret et fils à Bordeaux, Privat à Toulouse et Picard à Paris. Il s'agit de la traduction en occitan de la région bordelaise des *Disciplines de clergie*, traité (double) de morale composé de paraboles d'origine orientale composé en latin par Moshé Sefardi ou Moïse le Sépharade (vers 1062-1140) connu sous son nom latin de Petrus Alfonsi, médecin, astronome et philosophe aragonais d'origine juive converti au christianisme. Cette version occitane, qui en suit et en précède d'autres (en français, italien, espagnol, allemand...) semble dater du début du XV^e siècle. Le texte est en occitan moyen du Bordelais, semble-t-il assez proche de la langue parlée du pays. Au-delà de son intérêt linguistique, cet ouvrage qui pourrait provenir de la bibliothèque de l'abbaye de La Sauve-Majeure où quelque moine l'aurait traduit, est révélateur du rôle de l'occitan comme langue de diffusion de la culture dans l'Europe médiévale. Il confirme également le rôle de l'espace occitan médiéval – aquitain en l'occurrence – comme terre de rencontre et d'échange des diverses cultures de l'espace euro-méditerranéen. Il s'agit ici d'un ouvrage profondément synchrétique, œuvre d'un philosophe judéo-espagnol connaissant l'Islam et le Christianisme, nourri de pensée stoïcienne, se présentant sous la forme de paraboles d'origines orientales : Arabie, Perse, Inde... L'occitan se fait le véhicule de cette synthèse de la sagesse des peuples.

II- L'écrit occitan en Bordelais à l'époque moderne : un désert ou un impensé

C'est sans doute une des plus grandes étrangetés du paysage occitan littéraire de la région bordelaise : peu de productions de l'époque moderne nous sont parvenues. Tandis que la Renaissance puis le Baroque occitans se développent sous les plumes de Pey de Garros, Auger Gailhard, Louis Bellaud de la Bellaudière, suivis par une génération brillante : Du Pré, Ader, Larade, d'Astros, Goudouli, Roudil, Cortète de Prade, très peu de choses nous sont connues en Bordelais pour la période allant du XVI^e au XVIII^e siècle.

Même s'il s'agit de sources privées, les livres de comptes et de raison du marchand drapier bordelais Fortaney Dupuy (début du XVI^e siècle) constituent des documents irremplaçables sur l'économie bordelaise de la Renaissance, mais aussi sur le maintien de l'usage exclusif de l'occitan comme langue des affaires, du négoce et de la vie privée dans le Bordeaux de cette époque. Les trois registres datant d'entre 1503 et 1523, récemment publiés par Michel Bochaca et Jacques Michaud aux éditions de l'Entre-deux-Mers attestent que Bordeaux restait, à l'époque du traité de Villers-Cotterêts, une ville essentiellement non-francophone.

Du XVI^e siècle à Bordeaux, aucune source occitane ne nous est parvenue à ce jour, ce qui ne signifie pas qu'il n'y en ait pas.

Pour le XVII^e siècle, là encore peu de source mais d'importance : deux mazarinades de 1651, intéressants témoignages de l'emploi de la langue d'oc pour ce style de pièces. Dans un parler mélangé – une des caractéristiques de l'occitan bordelais – de formes locales et d'autres manifestement toulousaines, ces deux textes racontent la pendaison de Mazarin par deux paysans du pays, puis sa résurrection et du bannissement de son ombre (seconde mazarinade) avec au passage quelques cinglantes attaques contre le duc Bernard de Nogaret de la Valette d'Épernon, dit *Bernat*, *Pernoun* ou *Lou Desbarbat* (1592-1661), gouverneur de Guyenne. Une chanson satirique clôture la seconde pièce, contenant plusieurs allusions au mouvement frondeur bordelais de l'Ormée. Une autre chanson sur ce thème, dans un parler mêlé de formes nord-occitanes et gasconnes, originaire du Libournais ou du proche Périgord, nous est également parvenue.

C'est aux environs de l'année 1672 si l'on en croit le frontispice que se place la rédaction du *Mayrau medouquin*, curieux texte qui parle de l'enrôlement d'un gardien de troupeaux du Médoc, Baudoin, et de ses compagnons par un gentilhomme au service du roi de France, pour aller faire la guerre aux Pays-Bas espagnols, à Maastricht. Il faut en réalité dater le texte comme postérieur au premier siège de Maastricht par les armées de Louis XIV dans le cadre de la Guerre de Hollande en juin 1673 (siège au cours duquel d'Artagnan sera tué). Ce texte inclassable fait état de la joie du berger gascon et de ses amis de quitter le Médoc et leur condition misérable pour aller *bede les armades*, voir les armées, sous les ordres du roi. L'ensemble fait penser à un texte de propagande, à cette époque où l'effort de guerre du royaume de France nécessite de la chair à canon en abondance.

Le Bordelais ne fait pas partie des grands centres de production de noëls en langue d'oc. Paraissent pourtant vers le début du XVIII^e siècle (entre 1709 et 1720) plusieurs recueils de noëls en français et en occitan, chez les imprimeurs-libraires bordelais Chappuis et Séjourné. Ils connurent de nombreuses rééditions jusqu'au XIX^e siècle, où les imprimeurs Lebreton et Mons en font paraître plusieurs éditions remises à jour. Ces rééditions successives peuvent peut-être se justifier par la dynamique lancée autour du tournant du XIX^e siècle par l'archevêque de Bordeaux Champion de Cicé. Cette période d'impression de recueils de noëls explique sans doute le succès du célèbre *Revelhatz-vos mainadas*, ce noël que la tradition attribue au Blayais Pierre Gobain (1672-1720), écrivain-juré, économiste et maître d'école, qui semblait se l'être approprié. Ce célèbre noël gascon (qui s'est chanté en Gironde jusqu'aux années 30) semble être en réalité bien plus ancien que sa première édition connue chez Séjourné, puisque Bladé en atteste une version de la fin du XVI^e siècle. Gobain semble l'avoir arrangé à sa façon, avoir peut-être ajouté des couplets et adapté la langue au parler local. Ces mêmes recueils comportent plusieurs autres noëls occitans, dans plusieurs dialectes et sous-dialectes (béarnais, languedocien...). Plus anciennement, la *Chronique* de l'avocat bordelais Jean de Gaufreteau (1572-1639), curé de Libourne puis de Budos, commissaire aux requêtes au Palais, éditée en 1876, puis 1877-78 par Jules Delpit, renferme un noël gascon que l'auteur nous affirme être populaire dans le Bordeaux de son époque, c'est à dire au temps d'Henri IV. Un autre, attribué à l'abbé Girardeau (cf. *infra*) est imprimé à la suite de l'édition des *Macariennes* par Dezeimeris en 1868.

Il convient de signaler qu'à l'occasion de plusieurs entrées princières dans Bordeaux, l'occitan fut employé selon la volonté de la Jurade et du Parlement. En 1701, c'est l'entrée en ville du duc d'Anjou, le petit-fils de Louis XIV allant en Espagne se faire couronner roi sous le nom de Charles V. Passant avec ses deux frères, le prince est accueilli à Bordeaux avec des discours de bienvenue en vers gascons, dont *Tres harengues en bers gascons a l'haunou daus tres hillhs de France* attribués au père Daudy curé de Saint-Pey-de-Langon. En 1745, la princesse Marie-Thérèse de Bourbon, fille de ce même roi, traversera le Bordelais pour aller se marier à Versailles avec le Dauphin. Des bergers en costume local l'escorteront depuis Captieux jusqu'à Bordeaux, dans un voyage ponctué de compliments, d'arcs de triomphes et de danses. Ces deux événements ont fait l'objet de relations imprimées. Notons que Bordeaux conservera cette tradition, puisqu'en plein XIX^e siècle, nous trouvons des festivités en l'honneur des visites de Madame Royale, la fille de Louis XVI, en 1823, 1824 et 1828, cette dernière visite faisant l'objet d'une relation imprimée, en français et en occitan. L'on renverra pour toute cette littérature encomiastique dans l'ensemble du domaine occitan et au-delà aux travaux de Jean-François Courouau.

C'est également en l'honneur d'un prince royal que nous conservons des vers gascons datés de 1753 Il s'agit de célébrer la naissance de Xavier de France, le fils du Dauphin titré duc d'Aquitaine, le 8 septembre 1753. Émanant du Collège de Guyenne, les vers – manifestement destinés à être déclamés par un écolier – sont l'œuvre d'un père jésuite qui dit se nommer Xavier. L'auteur y réclame l'égalité entre le gascon et les autres langues : grec, latin, anglais...

Les *Macariennes* sont un double pamphlet gascon anonyme imprimé « à Nankin » (en réalité à Langon), attribué par Reinhold Dezeimeris à l'abbé Girardeau, curé de Saint-Macaire (1700-1771). Il s'agit d'un texte mettant en scène les *recardèiras* (marchandes) de Saint-Macaire puis les matelots de cette même commune garonnaise, qui viennent en bateau à Bordeaux (à 45 km) pour demander la grâce des Jésuites, expulsés de Guyenne par arrêt du Parlement du 26 mai 1762. Ces « *Provinciales* gasconnes » selon Dezeimeris riches de plus de 1400 vers sont le plus gros morceau d'écrit occitan de la région bordelaise de l'Ancien Régime, si l'on excepte les sources privées. Il y est question de la défense des vertus des pères Jésuites et des reproches sur l'iniquité du pouvoir à leur égard. C'est du reste le seul texte du Bordelais qui ait connu l'honneur d'une réédition moderne (la première partie en fait), aux éditions Per Noste et La Civada en 2002, dans la collection Classiques gascons, avec un texte normalisé par Michel Grosclaude.

Citons pour mémoire un sizain en occitan qui aurait été composé par les Bordelais contre l'intendant de Guyenne Louis Urbain Aubert de Tourny (1695-1760), cité par Grellet-Dumazeau dans son ouvrage *La société bordelaise sous Louis XV et le salon de Mme Duplessy* (Bordeaux, Féret, 1892). Berthaud fait également état de l'oeuvre du R.P. Claude Proust, prêtre célestin mort en 1723 à Verdélais (haut lieu de pèlerinage marial en Gironde). Quant au tome XIX du bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux (1894) il enferme une notice de l'abbé Stanislas Léglise, curé de Gensac, présentant plusieurs chants religieux occitans populaires. En 1785, paraissent chez l'imprimeur bordelais Pallandre un recueil de *Cantiques spirituels pour les missions, à l'usage des Révérends Pères Missionnaires Capucins, de la province de Guienne*, imprimé sur ordre de l'archevêque Jérôme Champion de Cicé, ancien évêque de Rodez et futur archevêque d'Aix, qui encouragea dans tous les sièges épiscopaux où il passa l'édition d'ouvrages spirituels en langue du pays. On y trouve à la fin des prières en occitan et deux cantiques spirituels gascons qui ne sont en réalité qu'une des multiples réimpressions des cantiques spirituels de Barthélémy Amilla, chanoine et archiprêtre de Pamiers (v.1600-1673).

La période révolutionnaire en Bordelais laisse peu de sources. Pourtant, les *Tablettes* de l'avocat bordelais Pierre Bernadau (1762-1852) – non éditées, mais récemment mises en lignes par un érudit local – attestent que la Révolution s'est aussi faite en occitan en Gironde, en particulier au cours des fêtes patriotiques de l'époque robespierrienne. Le même Bernadau nous laisse deux textes : un discours *A MM. les quatre-vingt-dix Electeurs des Communes de ladite ville, par elles prononcé dans l'Assemblée, le 6 Août 1789* relativement court, non-signé mais généralement attribué à l'avocat, et surtout la version gasconne de la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen*, manuscrite.

Le texte le plus important de cette période remonte précisément à la veille de la Révolution, Jean-François Courouau propose de le dater de décembre 1788 : il s'agit de *La Mine éventée*. Ce pamphlet en forme de conversation est attribué à l'avocat bordelais François Marie de Saint-Georges de Montmerci (1754-1794) par son confrère Bernadau qui le cite dans ses *Tablettes*. Le texte est un argumentaire défavorable au rétablissement dans la généralité de

Guyenne des anciens États provinciaux, débat aujourd'hui oublié mais pourtant central de la fin du XVIII^e siècle, quand le royaume de France cherchait à assurer la continuité de ses institutions tout en les adaptant à l'époque. Saint-Georges s'attaque à Hyacinthe Duvignau, autre avocat bordelais, son exact contemporain (1754-1794), procureur au parlement de Guyenne, puis greffier du tribunal révolutionnaire de la Gironde, girondin convaincu mort guillotiné pour cette raison. Organisant un dialogue, à la façon des « parallèles », Saint-Georges met en scène Janonin Turbot, harengère bordelaise, qui ne s'exprime qu'en occitan local, et M. de la Fue, « cadet de Gascogne », qui emploie un français gasconnant, où les (b) remplacent les (v) et vice-versa. Ce langage ressemble beaucoup à celui que Verdié mettra dans la bouche de ses personnages. Janonin Turbot possède déjà toutes les caractéristiques de Cadichoune et de Mayan, dont le goût pour les bordées d'injures, ce qui indique que le « type » bordelais était déjà en place au moins à la génération précédente.

Signalons pour mémoire un ouvrage que Berthaud mentionne comme perdu, issu de la bibliothèque de Burgaud des Marets qui fut adjugé à un inconnu lors de la vente publique de ce fonds : *Bourdeus desguisat ses masquo* par B.-L.P. *ton leiau servidou*.

III- 1788-1938 des courants et des figures : entrelacs poétiques du Bordelais d'oc.

Jean-Antoine Verdié dit *Mèste* Verdié (1779-1820) est sans conteste l'auteur le plus connu du Bordeaux occitan, le seul – malgré les critiques qui lui ont été faites – à avoir eu les honneurs de rééditions successives multiples, et à être généralement cité dans les anthologies de littérature occitane.

Depuis Berthaud et son concept de *renadiu*, « renaissance » qui induit que le XIX^e siècle bordelais ait vu une « renaissance » de l'occitan, il est de mise quand on étudie l'écrit occitan girondin d'opposer le « creux » de l'époque moderne à ce *renadiu*. Cette lecture résiste mal à l'épreuve des faits, qui montre que Verdié par exemple s'inscrivait dans une tradition carnavalesque non seulement bordelaise mais panoccitane, dans laquelle nous trouvons également deux siècles plutôt le Toulousain Godolin, son modèle déclaré, et l'Agenais François de Cortète de Prade. L'usage du « francitan » ou français gasconné est un poncif du théâtre populaire et de l'écrit satirique ou burlesque mettant en scène des personnages de Gascons depuis *Les Aventures du baron de Faeneste* d'Agrippa d'Aubigné au moins. De Godolin à Verdié, en passant par *Les Jeux de l'Incogneu* d'Adrien de Monluc ou le *Ramounet* de Cortète, sans parler des comédies de Belleroche ou Dancourt et d'une multitude de textes oubliés, ce ressort comique qui commençait à vieillir au temps de Verdié (d'où le fait qu'il ait été mal compris) s'inscrit dans une tradition langagière essentiellement farcesque et carnavalesque. On ne peut donc appréhender Verdié que si l'on comprend cette continuité littéraire de langue d'oc, mais aussi cette tradition occitane populaire bordelaise, dont tout indique que Verdié n'était pas le seul produit, seulement le plus talentueux et aussi le seul à avoir adopté une démarche d'écrivain au sens moderne. La présence de textes de même veine, soit anonymes soit signés d'autres auteurs, le témoignage – à prendre avec prudence mais que l'on ne peut ignorer – de Sylvain Trébuçq, mais aussi de Verdié lui-même qui cite des noms, permettent de supposer que Verdié n'était pas seul à écrire dans ce style. On peut entr'apercevoir l'existence dans Bordeaux à cette époque d'un usage assez répandu de cet occitan de connivence, et donc émettre l'hypothèse que Verdié se trouvait au cœur d'une pratique gasconnante dont, soit par manque de recherches, soit parce que ces sources n'ont pas été conservées, nous n'avons pas gardé beaucoup de traces. Des documents de la période

antérieure jouant avec le registre populaire comme la *Mine éventée* peuvent laisser supposer que cette pratique existait avant Verdié dans le Bordeaux de l'Ancien Régime.

Il n'est pas utile ici de revenir sur Verdié, dont les multiples éditions et rééditions sont déjà connues, l'on renverra à cet effet à la bibliographie de François Pic, à la suite de l'ouvrage de synthèse de Philippe Gardy *Donner sa langue au Diable : vie, mort et transfiguration d'Antoine Verdié, bordelais*, SFAIEO, 1990. Rappelons pour mémoire que les œuvres de Verdié furent un des plus grands succès de librairie du XIX^e siècle, à Bordeaux et plus largement, avec plusieurs rééditions par divers imprimeurs-libraires bordelais, et pas moins de dix-neuf réimpressions successives de ses œuvres complètes entre 1867 et 1900.

Quand on se penche sur le patrimoine occitan bordelais du XIX^e siècle, l'on se trouve confronté à une impression de surabondance désordonnée. Un impensé. Des textes de toutes sortes, de tous registres, de tous genres littéraires semblent se chevaucher. Devant cet entrelacs de sources, il convient tant soit peu de déterminer lesquelles relèvent de tel courant, existaient avant le début du siècle, lesquelles sont nées avec lui et les ponts qui existent entre tous ces genres.

Pour ce qui concerne l'école dite « de Verdié » elle puise donc vraisemblablement ses racines dans une tradition antérieure, qui rejoint la littérature carnavalesque occitane de l'époque baroque. Verdié n'était pas politisé, mais son engagement en faveur de la Restauration des Bourbons en fait un témoin de l'opinion la plus généralement répandue à Bordeaux à son époque, port de commerce ruiné par le blocus dû aux guerres de l'Empire. De là découle l'inscription de plusieurs générations de pamphlétaires occitans bordelais proches des milieux catholiques légitimistes dans un « style » farcesque que l'on finit par considérer comme celui de Verdié. Déjà privée des références culturelles que Verdié possédait encore, cette littérature finit par sombrer dans l'autoparodie. Citons dans cette veine les deux textes signés respectivement J.F.J. et J.E.L. tous deux *alias* Verdié cadet (Verdié n'ayant pas eu de frère cadet, ce titre indique une filiation idéologique et non familiale) : *Berthoumeou lou Playdur rouynat* (Lebreton, 1831) et *Le mariage secret ou l'Enfant du mystère* (Duviella, 1833), deux pièces en forme de vaudeville s'inscrivant dans la même veine que le boulanger rimeur, tout comme l'*Abanture de Margoutille et Pieroutet arribade à la feyre de mars 1840* (Mons, 1840) de J. Reynard. De même esprit sont également *Le Commencement du carnaval. La lanterne magique bordelaise ou les cancans des femmes de la halle de Bordeaux* (Coudert, 1842), *Grande dispute de deux marchandes de gibier, une inconnue et une marchande de lait* (Faye, 1841) et *Grande dispute et cordiale réconciliation entre Barraquette et Cathrinote, de la Halle* (1842), *Carnaval de 1845. Chanson sur la mort d'un dinde* (1845), l'anonyme (signé C.L.), *Les Suites d'ün mensouge emprudent, satire en patois bourdeles et en berss, per ün qu'aouqu'ün que n'eyme pas à ride* (Duviella, 1854). La continuité du genre pour le genre (sans propos politique ni idéologique autre) est assurée par Launet de Beaumont, mystérieux personnage qui signait aussi du nom de Gaunin, avec des œuvres d'esprit carnavalesque en occitan entremêlé de l'éternel français à la gasconne : *Les abantures comiques de très paysantz à la feyre de Bourdéou* (Dupuy, 1866), *Un nebout de Guillaoumet ou Jeantillot & Margoutoun aou grand bal* (Dupuy, 1866), *Lou Duel de Jantillot d'abèque lou Moussurot de Bourdéou, 2de partide* (Dupuy, 1866), *Lou Grand Marcat ou Les recardeyres de Bourdéou* (Dupuy, 1867) et *Lou 27 jun 1866 ou la Decouratioun dou frere Superiur d'abeque l'esbaissement de Cadichot. Historique* (Dupuy, 1866).

Signalons pour mémoire une source souvent ignorée du Bordeaux occitan contemporain de Verdié : les gravures de Gustave de Galard (1779-1841). Cet artiste originaire du Condomois, exact contemporain de Verdié, émaille ses gravures (des représentations de types populaires bordelais) de commentaires et de sentences en occitan local.

Une autre influence majeure dans le Bordeaux occitan du XIX^e siècle est celle de Jasmin (1798-1864), le poète-coiffeur agenais presque aussi bordelais que lot-et-garonnais tant son influence sur l'écrit occitan girondin fut forte et durable. Certains amalgameront d'ailleurs la « façon » de Verdié à l'esprit jansémien.

Il y a également le rôle, très important à Bordeaux, des sociétés savantes et tout particulièrement l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, qui voit au XIX^e siècle plusieurs de ses membres (Jasmin en était, ainsi que Jean-François Bladé) témoigner un intérêt grandissant pour l'occitan, qui se matérialise dans plusieurs ouvrages de grand intérêt.

C'est des milieux intellectuels bordelais – plutôt ecclésiastiques – que sortira le premier embryon d'un groupe félibréen, avant l'essor du Félibrige en Gironde au tournant du XX^e siècle. Il convient également d'évoquer le cas de la presse en langue occitane, ainsi que des œuvres plus ou moins inclassables comme les *Secrets daou diable*, étrange recueil de deux nouvelles occitanes dont il sera question ultérieurement.

Plusieurs chansons plus ou moins politiques poursuivent une tradition aussi ancienne que répandue, et qui se survivra à elle-même par la voie de la presse, laquelle continuera longtemps à publier des chansons du même genre. Citons par exemple ce manuscrit du médecin bordelais (et montpelliérain) Victor de Lamothe (1736-1823), qui contient une *Cansoun patoise sur l'air de Cadet Roussel* fortement antibonapartiste, ou le curieux *Nouveau poisson d'avril ou l'arrivée de Bertoumiou à Blaye et sa rencontre avec un Saint-Simonien* (Duviella, sans date, Berthaud propose 1833). Mais en général la chanson politique de veine populaire – authentique ou non – se confond avec l'écrit de type encomiastique. Nous pourrions ainsi mentionner les réjouissances des royalistes bordelais autour de la naissance du prince Henri d'Artois, duc de Bordeaux (plus tard connu sous le titre de comte de Chambord) en 1820 : *Dialogue patois entre les dames Catiche, Mayan et Calin, en l'honneur de la fête du baptême de S.A.R. le Duc de Bordeaux*, par un anonyme Jean D... ou la *Ronde adressée à les dames de Bourdéou, en l'haounou de la néchense d'aou duc de Bourdéou, signé Lévi, de Bordeaux. Chanté aux Tuileries le 29 septembre 1820*, pièce écrite en 1820 par David Lévi-Alvarez (1794-1870), une figure bordelaise. La même année, nous notons la parution d'un texte d'un grand intérêt : une députation des dames de la halle de Paris venant accueillir à Bourg-la-Reine la délégation de leurs homologues de Bordeaux. L'intérêt linguistique réside dans le fait que si les Bordelaises s'expriment en occitan, les Parisiennes emploient, quant à elles, un français dialectal d'Île-de-France, noté avec toutes ses caractéristiques phonétiques, de sorte que nous voyons une représentation de l'accent français de Paris tel qu'il pouvait être entendu en 1820. Tous ces textes sont imprimés chez la veuve Cavazza - qui fut l'imprimeur de Meste Verdié - maison s'impose donc comme le pôle bordelais de l'écrit gascon et royaliste (ainsi que son successeur, le déjà cité Lebreton). Notons qu'une médaille commémorative frappée à Paris en remerciement de la duchesse de Berry aux dames de la halle de Bordeaux présente un texte en occitan, que cite Berthaud. Concernant les visites successives de Madame (avec ou sans son époux le duc d'Angoulême), citons en 1823, chez la veuve Cavazza, l'*Impromptu gascon sur l'arrivée de LL. AA. RR. par Catherine la Bourbonnaise, dame de la halle de Bordeaux*. Dès l'année suivante, une nouvelle visite de la

duchesse est racontée dans les *Étrennes bordelaises ou Détail du séjour de Madame à Bordeaux* (Bordeaux, Suwerinck, 1824), avec un court compliment en occitan adressé à la princesse par un enfant. En 1828, c'est à une longue *Relation de l'heureuse arrivée de Madame à Bordeaux transmise aux habitans de Martillac par deux Lanusquets* que l'on a droit – toujours chez Cavazza – avec le détail des chansons (tant françaises qu'occitanes et francitanes), réjouissances et ballets donnés à cette occasion. La narration est censée être le fait de deux paysans des Landes de Bordeaux qui s'expriment uniquement en gascon local. C'est en occitan mêlé de gascon et de languedocien qu'un nommé Bardèche, revendiqué « Girondin » adresse en 1855 un *Hommage à S.M. Napoléon III au sujet de l'Exposition Universelle*, un des derniers exemples du genre adressé à une tête couronnée dans l'idiome du pays, quoique publié à Paris. Il est difficile de classer le *Combat entre les Dames de la Halle, exempt de grossièretés qui blessent la pudeur*, texte occitan burlesque que suit un *Compliment adressé par les Républicaines victorieuses à S.A.I. Louis-Napoléon*, en francitan (Bordeaux, veuve Crugy) tant son obédience politique est floue : entre les marchandes bordelaises traditionnellement royalistes et les tenantes du Prince-Président, encore qualifiées de « républicaines » à cette époque, l'auteur ne tranche pas. Quant à *L'opignoun daou citoyen Jean Brenard di Bernichot de Beychebelle, sur Bisquemaou et Guillaoumet, lou noubet Emperur de toutes leys Allemagnes* (Bordeaux, Chaynes, 1871), s'il est clairement hostile à l'Empire, adresse surtout une bordée d'injures germanophobes à *Bisquemaou* (Bismarck) et *Guillaoumet* (l'empereur Guillaume), dans une alternance de francitan et d'occitan libournais,

Relève également de la veine politique de l'écrit occitan bordelais une production ayant abouti à des œuvres telles que *Un paysan a sous camarades de Begles, Cauderan...* (Bord, 1863), *L'Electioun, prepaous tinguts per dux electurs daou Bouscat* (Gounouilhau, 1867), parfois attribué à Théodore Blanc, *Le Petit Rabagas. Vers patois par le Doyen des Cadichonnes Bordelaises* (Bord, 1873), attaque en occitan contre Victorien Sardou en faveur de Gambetta, *A Messius lous Electurs de Macaou* (Perey, 1874), *Aous Electurs de la Quatrième Circounscriptioun* (1877), la *Lettre de la Cadichoune à Mayan (10 fébrey 1882)* (Dutoya, 1882) ou encore le tardif *Cachin contre Surchamp* d'Urbain Savignac (1898). En 1867 dans le journal *Le Petit Crevé*, Jean de la Gruelle fait paraître une pièce de 85 vers sur Simonnet, guérisseur bordelais de renom : *Lou Sourcier de Bel Air*.

Politisé, l'écrit occitan bordelais de cette époque l'est souvent, même quand il imite Verdié, surtout dirait-on même, puisque l'inscription dans une veine bordelaise, gasconne et populaire semble devenir au fil des années une marque des milieux bordelais catholiques et royalistes. Qu'ils l'aient cru sincèrement ou non, les royalistes poussent jusqu'au bout de sa logique l'idée que les *recardèiras* étaient toutes de mère en fille de ferventes partisans des Bourbons. C'est dans cet esprit qu'il convient d'aborder la production occitane qui, au cours de la période 1865-1877 environ, opposa les milieux catholiques ultramontains bordelais représentés par Guillaume Dador (1818-1891), Amand Lavache (1815-1875), Laurent Martineau, Léonce Douat puis Eugène Druilhet-Lafargue, aux Républicains gambettistes portés par Théodore Blanc (1840-1880). Blanc s'illustra dans les colonnes de la *Gironde du Dimanche* et de la *Petite Gironde*, ainsi que dans celles de l'éphémère *Raouzelet* (1871) qui constitue la première tentative sérieuse d'un journal politique entièrement en occitan, nous y renviendrons. De même veine – quoi que resté à l'état de manuscrit – est le texte conservé aux Archives départementales de la Gironde sous la cote 1 J 20 et connu sous le titre de *Manuscrit Codersac*, sans doute le plus gros morceau de prose politique occitane girondine du XIX^e siècle.

Du sacristain de Saint-Vincent et Saint-Nicolas Guillaume Dador, nous conservons surtout un assez long texte parodique, reprise humoristique d'une œuvre de son collègue Amand Lavache, *Lou Pelerinatche de Sin-Bincent a Berdelays*, écrit en 1864. Paru cette année-là chez Couderc-Dégreteau et Poujol (maison d'imprimerie-librairie proche des milieux catholique qui édite beaucoup de textes occitans), l'ouvrage semble avoir remporté un vrai succès puisqu'il est réédité l'année suivante, puis une troisième fois en 1875, dans une version où plusieurs gallicismes et licences de graphie ont été retirés. L'ouvrage auquel il adressait un clin d'œil complice date de 1860 : *Lous Pélérins de Sinte-Croux à Berdelays*, texte empli d'une piété grave. Dador et Lavache sont un peu les « aboyeurs » officiels des milieux catholiques ultramontains, ulcérés par le traitement fait au pape par le gouvernement de Napoléon III, ainsi que par la montée de nouvelles idées et de mœurs jugées dépravées. Ainsi, Ernest Renan, auteur de la *Vie de Jésus* est frontalement attaqué en 1864 par les deux compères : Lavache lance les hostilités par *Lou grand Piarille de Bruges et Jantot lo Boussut ou la Coundamnioun daou libre de Renan* (Bordeaux, maison Lafargue-Coderc-Dégreteau-Poujol), texte écrit en forme de dialogue entre un lecteur ulcéré de la *Vie de Jésus* et un doux observateur chrétien qui essaie de l'en préserver. Dador renchérit par son *Adresse de Meste Guillaoumet, sacristain de Sent-Bincent, à Meste Amand, chantré de Sinte-Croux, à prepaou de Moussu Renan* (même éditeur), publié à la suite de la première édition du *Pelerinatche*. Entre les deux clercs s'établit une sorte de dialogue : ils se confortent et s'encouragent mutuellement, chacun renchérisant sur les propos de l'autre. Ainsi le texte de Dador n'est pas un dialogue mais une sorte de réquisitoire frontal plus ou moins imité de celui que Jasmin adresse au même Renan. Jasmin est le modèle déclaré du binôme Dador-Lavache qu'on a pourtant un peu trop vite rattaché à une influence verdiéenne pas évidente chez eux. L'année suivante, la cible des catholiques bordelais occitanophones est Allan Kardec, père du spiritisme, pratique interdite par l'Église de l'époque. C'est un troisième larron, Léonce Douat, qui lance les hostilités par sa *Cadichoune et lou spiritisme, satire qui tire*, (Bordeaux, veuve Dupuy, 1864, réédité en 1868 chez Chaynes, puis en 1904 chez Gounouilhau). Le texte ridiculise un médium (confronté à la redoutable Cadichoune de Verdié). Il est bientôt suivi par Dador : *Guillaoumet et lou Spiritisme. Espitre à moussu Alan Kardeck* qui reprend la façon du réquisitoire mi-accusateur mi-burlesque. Si Lavache est également auteur d'*A la mémoire de noste cher pastur* et *Lous tres gouluts et l'agnet* (1866) sorte de fable animalière à la façon d'Esopé, Douat, quant à lui, s'illustre en 1868 par un texte d'une grande originalité, en quelque sorte le premier texte s'inscrivant dans le combat contre la maltraitance animale : *La carrette dos cans*, généralement publié avec *Cadichoune et lou spiritisme, satire qui tire* à partir de l'édition Chaynes, et pour l'édition Gounouilhau. L'auteur y fait parler un chien errant embarqué dans le tombereau de la fourrière, qui meurt chez un équarisseur de la proche campagne. Dador pour sa part avait proposé en 1860 des *Abantures de Jeantillet* chez Dégreteau (réédité en 1866), avant de placer quelque peu d'occitan dans ses *Étrennes poétiques* selon Berthaud. Mais son ouvrage majeur reste son *Essai grammatical sur le gascon de Bordeaux, Guillaoumet debingut grammérien* de 1867 (Bordeaux, maison Lafargue-Coderc-Dégreteau-Poujol), qui suit de quelques années la grammaire occitane bordelaise de l'abbé Caudéran, dont il sera parlé plus loin. Quand à Laurent Martineau, viticulteur de Cenon sur la rive droite de la Garonne, sa contribution à l'écrit occitan se limite au très moralisateur *Colloque de Pierrillot abèque soun curé* (Crugy, 1868) à moins que ce ne soit à lui que l'on doive l'opuscule signé Meste Pierillot, paru également chez Crugy et intitulé *Programme de l'asséblade de Cénoun* l'année précédente. Notons que ces

programmations de fêtes de quartier (*assembladas* ou '*sembladas* en Bordelais) semblaient être rédigées souvent en occitan et en vers, en témoigne un autre exemple conservé datant de 1869 (imprimé chez Péchade), *Lou bérivable programme dé l'Assemblade dé la Souys, dictat per lou famus Jacoutyn (vers en patois)*. Anecdotiquement, en 1907, l'imprimerie Bellier de Bordeaux sort un document publicitaire entièrement rédigé en occitan. Il s'agit d'un prospectus pour la maison de prêt-à-porter *Le Bon Génie*, proposant une petite saynète gasconne intitulée *Jantillot lou bien bestit*, dans laquelle deux personnages font l'éloge de la maison en question en gascon bordelais, sous forme d'un dialogue. Enfin pour parfaire le panorama de l'édition catholique en langue d'oc à Bordeaux au XIX^e siècles, citons l'ouvrage de l'abbé Manceau, de La Réole, *Les Fleurs de Bethléem. Recueil de Noël, prières, cantates...* qui contient six noëls gascons dits « campagnards ».

Côté républicain, se dresse la figure de Théodore Blanc (1840-1880) à propos duquel il sera renvoyé à nos récents travaux de doctorat, ainsi qu'aux recherches d'Alain Viaut et Guy Latry qui y sont cités tant il y a de choses à dire sur cet homme-Protée. Typographe à *La Gironde*, le journal républicain de Gustave Gounouilhou et André Lavertujon, Blanc fut un touche-à-tout de la langue occitane. Il fut tour à tour poète, satiriste, romancier, avant d'être l'éphémère rédacteur en chef de l'unique numéro du projet avorté de ce qui restera la première tentative connue d'un journal entièrement en occitan (*Lou Raouzelet*, unique exemplaire du 17 juillet 1870). Plus tard nous apprenons par son collègue Anatole Loquin qu'il était comédien de rue, saltimbanque. Nous avons enfin qu'il fut acteur, producteur et metteur en scène de théâtre en langue d'oc, puisque un article nous affirme que sa pièce *Les recardeyres daous Recollets* tenait l'affiche en 1879 au théâtre de l'Alcazar de Bordeaux, l'auteur lui-même tenant le rôle d'Anniche. Carnavalesque, facétieux, Blanc est aussi capable de montrer une sensibilité aigüe et douloureuse avec des tendances dépressives de plus en plus marquées vers la fin de sa vie. Successeur de Godolin et de Meste Verdié pour la veine carnavalesque, il est aussi très inspiré par Jasmin, par le Victor Hugo positiviste et européiste, ou encore par Baudelaire. Fils d'un républicain de gauche originaire de l'Albigeois et d'une laitière de Bruges à l'ouest de Bordeaux, Blanc est une figure à part. De lui nous conservons cinquante-neuf articles de toutes formes en occitan parus dans la *Gironde du Dimanche* entre 1869 et 1871, plus un article isolé en 1872 dans la *Petite Gironde*, autre supplément de *La Gironde*. Quelques recueils de poèmes et textes satiriques d'une veine proche de celle de Verdié (parfois jusqu'à l'imitation) nous sont parvenus : *Cop d'uill sur un bal masquat* qui n'est qu'une reprise de l'*Antony lou dansaney* de Verdié et *Lou supplice d'un paysan* (1865), qui fut porté sur la scène du Théâtre-Napoléon en 1866, *La médaille é soun rebert* et *Quaouques brigailles* (1868), plusieurs almanachs occitans comme l'*Armanac bourdelés* de 1869 et l'*Armanac gascoun* de 1873, la tentative du *Raouzelet* (1871) dans le seul numéro duquel paraît un texte d'hommage à la « langue gasconne » dont Alain Viaut avait souligné la portée en tant que « défense et illustration » de l'idiome minoritaire. Quant aux pièces de théâtre de Blanc, elles ne nous sont pas parvenues. En revanche, la *Gironde du Dimanche* renferme les onze premières livraisons d'un roman-feuilleton inachevé entièrement rédigé en occitan, le premier du genre : *Caoufrès, lou mobile daou troisième batailloun* (avril-juin 1871), roman de guerre, roman social, roman réaliste de portée assez ambitieuse : incontestablement l'œuvre la plus originale de Blanc.

La littérature occitane d'obédience républicaine nous a fait parvenir de cette époque un ouvrage resté manuscrit mais d'une portée colossale, le Manuscrit Codersac. Là encore, l'on se référera aux récents travaux de thèse qui ont traité ce pamphlet écrit sur dix-huit

cahiers d'écolier, datant de 1860 (mais probablement copié plus tard) et resté totalement inconnu jusqu'à sa redécouverte en 2009. Codé, embrouillant les lieux et les personnes, ce morceau de bravoure entièrement en occitan (avec la traduction en regard) dépeint de façon cinglante et comique les magouilles électorales d'un canton rural de la Gironde qui se révèle être celui de Podensac, au sud-est de Bordeaux. L'humour décapant et la narration remarquablement menée permettent même une lecture décontextualisée de ce texte débordant de vie, qui n'attend plus qu'une publication prochaine.

Contemporain du Codersac, le boulanger-pamphlétaire Élie Boirac (1810-1884) originaire du village girondin de Saint-Macaire, figure lui aussi parmi les piliers de l'écrit satirique de tendance républicaine en occitan pour la région bordelaise, à cela près que ses œuvres sont elles aussi restées totalement inédites. Outre quelques chansons – certaines satiriques et assez osées – et un petit nombre de textes de circonstance, Boirac nous a laissé environ trente-cinq productions d'envergures diverses en occitan, et autant en français. Nous pouvons ainsi citer *Rencountre*, *Lou Tintamarre*, *La Riguedoundenne*, *Topaze*, *Scène d'intérieur* et *Lou Riguedoundoun* qui prennent volontiers la forme d'épopées burlesques et détournées pour ridiculiser ou brocarder sans faire de détails des profiteurs des nouvelles lois (la loi sur les coopératives de 1867) ou les jalousies de village. Comme un Gélou girondin, Boirac écrit ses satires dans un occitan plein de verve dont le rythme montre qu'elles étaient faites pour être déclamées en public.

Avant d'aborder le cas de la presse girondine en langue occitane – qui mériterait plusieurs thèses à elle toute seule – évoquons quelques ouvrages que l'on peut qualifier d'apolitiques et qui ne sont rattachables à aucune école : les *Poésies patoises du paysan médocain* de Monier (Bordeaux, Durand, 1862), *Jubénaï en patois : lous Groumans* (Bordeaux, Lafargue-Couderc-Dégreteau-Poujol, 1866) de Paul Victor ainsi que deux ouvrages imprimés à Paris, mais d'origine girondine et rédigés en occitan : *Lous agréments de Paris* et *Lous mesteyns de Paris* de Louis Arrouch (Paris, Jouve, 1883). Quant aux œuvres de Justin Courbin, dit « Meste » Courbin, forgeron à Portets, elles hésitent entre style carnavalesque verdiéen et influence de Jasmin : *Poésies de Meste J. Courbin, forgeroun à Pourtets* (Bordeaux, Lefraïse, 1869) et *La muse dou martet dou fourgeroun* (Bordeaux, Gounouillou, 1884). Citons également pour mémoire celles de Marcelin Patachon : *Lou Hil dou labourur, à Moussus lous sabénts, seguit d'un Dialogue éntre Piérille et Cadichot et dou Hil dou labourur dén lés mountagnes Pyrénées* (Bordeaux, Lefraïse, 1866) et *Lous loisirs aou bilatge* (Bordeaux, veuve J. Dupuy, 1867).

L'influence de Jasmin a été évoquée à plusieurs reprises, et elle est fondamentale dans l'écrit occitan de la région bordelaise. Mais elle ne saurait être réifiée comme un courant à part entière, tant elle saupoudre la production d'auteurs par ailleurs inscrits dans la tradition carnavalesque verdiéenne, ou issus de courants d'écriture aussi différents les uns des autres que pouvaient l'être Élie Boirac, Guillaume Dador ou Théodore Blanc. Les poèmes de l'instituteur réolais Jean-Marie Buget, parus en 1848 sous le titre de *Plous e ris* sont incontestablement de veine janseminienne. C'est aussi le cas des quatre poésies occitanes que nous a léguées le mécanicien puis libraire Jean Lacou (1820-1908) originaire de Mérignac, dans ses recueils de poésies élégiaques essentiellement en français, *Fleurs des Landes* (Bordeaux, des Moulins, 1853) et ses *Œuvres complètes* parues en 1869 chez Auguste Bord, ou encore de la romance pour voix et piano (musique de J. Mendès, paroles de d'Éline Maumey) *Se pense à jou* (Paris, Choudens, 1857). C'est un franc et direct hommage – en

occitan bordelais – au coiffeur agenais que rédige en 1842 Sébastien Pellet dans son journal *L'Indicateur*. Notons cependant qu'avant même que Jasmin ne commence à publier, était paru en 1838 chez l'imprimeur bordelais Gazay *Ley Tastounemens d'un avuglé*, recueils de poésies romantiques d'un style rappelant Florian, Bernardin de Saint-Pierre ou encore Chénier, rédigées presque toutes dans le sous-dialecte de Sainte-Foy-la-Grande à l'est de la Gironde, qui mêle limousin, languedocien et gascon. L'auteur, le notaire puis instituteur Charles Garrau-Fontneuve (1781-1846) y signe œuvres à caractère élégiaque comme *Laorén et Sobade* (1817), l'histoire d'un couple d'amoureux maudits qui meurent noyés dans les flots, version occitane de *Paul et Virginie* et l'année suivante *La mort d'Anthée*, récit mythologique. L'existence de ce poète romantique occitan précurseur de Jasmin (et d'une fibre légèrement différente, proche du premier romantisme français et allemand) mérite d'être mieux connue dans le paysage des lettres occitanes.

C'est à ce stade-là qu'il convient d'aborder deux œuvres parmi les plus originales de l'écrit occitan du Bordelais : la *Vie d'un tonnelier écrite par lui-même* (Mons, 1849), ouvrage imprimé chez Mons à Bordeaux, un des premiers imprimeurs à avoir réédité Meste Verdié. L'histoire, en occitan et en francitan, raconte la vie d'un mauvais garçon, viveur et coureur, dans le Bordeaux de la fin du règne de Louis-Philippe. L'usage du francitan dans ce roman picaresque en miniature rimé en vers irréguliers qui n'a rien de carnavalesque ni qui puisse rappeler la veine de Verdié confirme qu'il s'agit bien là d'un poncif conventionnel de l'écriture d'oc hérité des siècles précédents. Décalé par rapport à ce que nous connaissons de la production occitane bordelaise du temps, ce texte constitue une des œuvres les plus originales en langue d'oc. Mais que dire alors des *Secrets daou diable, countats en patois par un paludey de Bècgles* ? Peut-être destiné à l'origine à être un roman-feuilleton, cet ouvrage anonyme est parfois attribué à un certain Lamarque. Mais il semble que son auteur soit en réalité un adjoint au maire de Bègles, le tonnelier Auguste Germont, de Centujan. Composé en réalité de deux nouvelles : *Lous Secrets daou diable* et *La Galipote*, c'est un véritable ovni dans le paysage littéraire occitan. Tout à la fois burlesque, d'une veine populaire bordelaise indéniable (Verdié est une référence d'ailleurs revendiquée par l'auteur) et mêlé d'influences venues du roman noir, l'ouvrage possède une coloration ésotérique voire franchement satanique qui lui confère une atmosphère unique. Sa lecture laisse peu à peu deviner une orientation métaphorique mais parfaitement décelable vers les idées républicaines de gauche. *Lous Secrets dau diable* est incontestablement l'œuvre la plus inclassable et la plus originale de l'écrit occitan de la région bordelaise, et au-delà.

Inclassable, l'est aussi le négociant libournais Jean-Edmond Lapelletrie (1847-1925) originaire de Pomerol, auteur des *Fantaisies libournaises* sorte de recueil d'histoires comiques et de « brèves » sur la vie locale, en partie rédigées en occitan. Traducteur de Jasmin, Lapelletrie maîtrisait assez bien la langue d'oc (qu'il appelait ainsi, et non « patois ») pour avoir pu composer plusieurs chansons occitanes parodiques autour du personnage de Cadiche Rastouillet, paysan naïf du Libournais, ainsi qu'une série de lettres burlesques sous le titre *Correspondance rurale*, remplies d'un humour absurde avec une qualité de langue qui en font des œuvres méconnues mais fondamentales de la littérature occitane du Bordelais.

Pour mémoire, le dernier texte rattachable à la tradition occitane bordelaise, celle de Verdié et de Blanc, date de 1938. Sous le titre *Les Recardeyres, fantaisie dite au banquet du Syndicat de la Marée* (Bordeaux, Taffard), le maréyeur Fernand Lapauze, au marché des Capucins, déclame devant le conseil municipal de Bordeaux, dont le maire Adrien Marquet,

une farce résolument grivoise qui reste la dernière incarnation d'un duo de *recardèiras* bordelaises occitanophones. Les allusions complices semblent indiquer par ailleurs que les élus présents étaient capables de comprendre les plaisanteries et jeux de mots en langue d'oc. Signalons qu'en 1924, la Chambre syndicale des entrepreneurs de Bordeaux fait paraître sous le titre occitan *Lou Bieil Bourdeou* un recueil de photographies de maisons anciennes bordelaises, sans texte.

S'il s'est davantage illustré dans le « bordeluche », sociolecte argotique urbain propre à Bordeaux, composé d'une base de lexique occitan utilisée dans un contexte linguistique français, le truculent Ulysse Despaux (1844-1925) a proposé également un texte en occitan (dialecte médoquin) parmi ses œuvres : le subtil *Boudri, mes ne poÿ pas*.

La tradition du théâtre populaire survécut quelque peu. Si les adaptations de Verdié par l'acteur bordelais Perroud – *Cadichonne et Mayan* (Bordeaux, Beaume, 1834) et *Mayeux, Pierrot et Cadichonne* (Bordeaux, Teycheney, 1835) – tout comme les *Gasconnades* de Théophile C. (1861) contiennent quelques répliques en occitan bordelais dans des textes français, le félibre Adrien Dupin (1896-1973) a pour sa part produit quelques pièces qui seront évoquées plus loin.

Puisqu'il est question de roman-feuilleton et après avoir évoqué le précurseur *Caoufrès* de Théodore Blanc, une transition nous est offerte vers le domaine de la presse en langue d'oc du Bordelais, puisque le second exemple d'un roman-feuilleton (également inachevé) en occitan est celui que nous offre le journal *La Cadichounne* d'Eugène Druilhet-Lafargue. Intitulé *Lou Cur daous praoubes* et signé Suzanne Blanc (également dite Mayan), ce roman social dans le plus pur style misérabiliste de Ponson du Terrail n'ira pas au-delà de deux livraisons. Curieux personnage – et encore très mystérieux – que ce Druilhet-Lafargue. Figure du catholicisme monarchiste à Bordeaux, secrétaire-général de la Société Linnéenne et de l'Institut des Provinces, membre de la Société Archéologique de Bordeaux, Druilhet était en outre botaniste, paléontologue, agronome, archéologue amateur, organiste, journaliste et régionaliste enragé. Il fut homme politique également puisque candidat aux élections législatives en 1876 avant d'être pendant trois mois président de la commission municipale de Caudéran (remplissant les fonctions de maire). Entre septembre 1877 et avril 1878, ce curieux journal gascon, d'une violence inouïe qui n'est pas sans rappeler le *Don-Quichotte* de Gilbert-Martin, s'en prend impitoyablement à tout le système républicain gambettiste et à ses serviteurs. Destiné à accompagner l'effort royaliste face aux républicains dans le cadre des élections législatives de 1877, le journal est le premier à se revendiquer comme entièrement écrit en gascon. Les raisons de ce choix pourraient être discutées, mais il est certain que Druilhet, membre de plusieurs sociétés savantes dont certaines lui permettant de côtoyer des félibres, développe en accompagnement un discours régionaliste et décentralisateur assez unique en son genre dans le Bordeaux de l'époque, un véritable manifeste de justification de l'emploi de l'occitan. D'une plume enflammée, celui que Berthaud avait surnommé « Le petit lutteur courageux » attaque avec verve ceux qui professent du mépris pour l'« idiome roman » du Midi et ont honte de le parler. Le journal ne tiendra guère ses promesses, mêlant de plus en plus d'articles en français avant de disparaître début 1878 comme un journal français avec quelques publications gasconnes. Mais ce curieux périodique dont les chroniqueurs se cachent derrière des pseudonymes de personnages de Verdié, et dont la rédactrice en chef est censée être la fameuse *recardèira* Mayan (Druilhet lui-même,

surnommé « le père Mayan ») fait partie de ces curiosités que les lettres d'oc ne peuvent continuer à ignorer.

La presse en langue d'oc en Gironde a de beaux jours devant elle. Si aucun autre exemple comme *La Cadichounne* ne peut être recensé, il convient de citer les chroniques gasconnes du *Détroqueur* d'Arcachon, de Faure, qui entre mai et octobre fustigent la politique municipale du maire Jean Hameau avant d'être interdit par décision de justice. Entre mai 1890 et décembre 1891, c'est dans le journal républicain *La Petite Chronique de Saint-Loubès*, du nom d'une commune située à l'est de Bordeaux sur la Dordogne, que paraît une très longue série de chroniques burlesques en occitan. Le but des auteurs, le Dr Ducamp et l'adjoint Léglise, est de faire tomber le maire boulangiste Alfred Barrailley, et accessoirement d'encourager l'élection d'un républicain aux élections cantonales de l'automne 1891. Il s'agit d'un des plus longs morceaux de prose politique occitane du XIX^e siècle, avec Blanc et *La Cadichounne*. Plusieurs journaux, tant d'un bord que de l'autre, utilisent l'occitan dans ces années-là, à des fins électorales, tel le réactionnaire *Girondin* de La Réole. Mais la plus longue série de parutions en langue d'oc dans la presse girondine de cette époque est constituée par les chroniques du journal *Le Cubzaguais*, entre 1909 et 1914. Ce journal apolitique (mais en réalité républicain) se présente comme un organe régionaliste. Son rédacteur en chef, l'imprimeur Boehlinger de Saint-André-de-Cubzac revendique un discours étonnamment localiste, locavore presque, prônant les cycles courts de consommation, la revitalisation des petits bourgs vidés par les métropoles, la sociabilité locale et l'emploi de l'occitan. Dès 1909, le journal met en face-à-face deux chroniqueurs occitans, *Lou Peysan daou Champ de Feyre* et *Lou Gascoun*. Derrière le premier se cache une figure locale, le cafetier et versificateur occitan Jean Vigé (1842-1915), connu pour ses soirées occitanes où il passait en revue les habitants de la commune, tandis que le second recouvre probablement le bibliophile et écrivain occasionnel de langue d'oc André Goujas (1883-1950). Après une période de face-à-face comique, Vigé reste seul en lice. Ses contributions burlesques, en vers, ouvertement imitées de Verdié, décrivent les changements du nouveau siècle dans ce petit bourg marchand : arrivée de l'aviation (Saint-André fut pendant longtemps un aérodrome civil et militaire important), développement de nouvelles pratiques comme le rugby (dont Vigé était passionné), modernisation des voies de communication, mais aussi la politique et les crises sociales, comme la crise viticole qui affecte également les petits producteurs coopérants du Bordelais, dont Vigé fait partie... En cinq ans, Saint-André passe sous nos yeux du XIX^e au XX^e siècle, accompagné en occitan par Vigé et Goujas.

L'occitan fut utilisé à de nombreuses autres occasions dans la presse girondine, tant politique (chroniques du *Vigneron médocain*, du *Vieux Médocain*, du *Journal du Médoc*, mais aussi du *Poilu Saint-Émilionnais* journal patriotique catholique émanant du célèbre abbé Bergey, félibre et député (avec ses suppléments, *Le Rayon* et *Nos filleuls*), puis du *Républicain bazadais*) qu'apolitiques (*L'Écho de Soulac*, *L'Avenir d'Arcachon*...)

Le pamphlet populaire, enfin, a poursuivi son chemin jusqu'aux années 30 environ, sous toutes les formes possibles. Outre les nombreuses revues électorales de village (celles d'Eysines, collectées par Patrick Lavaud dans les années 80 mais remontant vraisemblablement au commencement du siècle, mais aussi l'étonnant *Blason* de La Brède), les tracts électoraux (*Més ún débé dé bous aberti* adressé aux électeurs de St-Michel-de-Rieufret, *Aou Teillan dimèche !...*), il est nécessaire de stipuler l'existence des curieux contes occitans médoquins – encore manuscrits – du Crac de Coudessan, renfermant le piquant

Cèrqui la bride, qui s'adresse au député Dupérier de Larsan, du tract catholique de la paroisse de Gornac, dans l'Entre-deux-Mers *Qu'es aco que Napoléon ?* ou encore des chansons provenant de la commune d'Aubie-et-Espessas, toutes en occitan, réglant des comptes locaux des années 20 devenus quasiment incompréhensibles pour nous. Tous ces textes constituent un abondant corpus attestant la vitalité de l'emploi de l'occitan dans tous les domaines de la vie dans les premières décennies du XX^e siècle en Gironde.

IV- L'occitan à l'Académie : les théoriciens

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux a compté parmi ses membres d'illustres personnages ayant fait de la recherche et écrit en et sur l'occitan.

Outre Jasmin et Bladé, déjà cités, ainsi que Druilhet-Lafargue, nous pouvons compter parmi les académiciens bordelais des personnalités telles qu'Hippolyte Caudéran, Achille Luchaire, Jules Delpit (dont les *Poésies populaires en langue d'oc* sont semble-t-il encore à l'état de manuscrit aux Archives municipales de Bordeaux, Léo Drouyn (dont on ignore souvent la passion qu'il vouait à l'analyse de l'écrit occitan), Louis-Charles Grellet-Balguerie, premier biographe de Meste Verdié, ou encore Reinold Dezeimeris qui est à l'origine de la réédition des *Macarienes* et possédait une connaissance intime de la littérature occitane bordelaise du XVIII^e siècle (plusieurs sources mentionnées par lui sont perdues). Anatole Loquin (1834-1903) bien que n'étant pas particulièrement versé dans l'occitan, rédige le premier article consacré à Théodore Blanc en 1869. Quant à l'abbé Arnaud Ferrand, académicien lui aussi, il occupe une place particulière dans le paysage occitan local.

L'*Étude sur les idiomes pyrénéens de la région française* de Luchaire (Paris, 1879) est un des premiers à remettre l'occitan girondin en perspective avec l'ensemble du domaine gascon.

En 1864 paraît chez l'imprimeur tricéphale Coderc-Dégreteau-Poujol un « Mémoire sur les idiomes du Midi de la France en général, et sur celui du centre de la Guienne en particulier » tiré du tome V des actes du Congrès Scientifique de France réuni à Bordeaux en septembre 1861. La communication du Landais Du Peyrat sur l'occitan, enrichie de chiffres et de statistiques (très discutables) semble avoir laissé une très forte impression sur les Bordelais, puisque dans les années suivantes, Dador et Druilhet-Lafargue notamment s'en réclameront.

Mais le texte le plus important reste la monographie parue en 1861 dans les *Actes de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Bordeaux* sous le titre *Dialecte bordelais. Essai grammatical*, dû à un jeune clerc de 26 ans, abbé mais pas encore prêtre, du nom d'Hippolyte Caudéran (1835-1899). Le travail de Caudéran est représentatif de ces ouvrages certes écrits en français, mais dont le propos est de comprendre les mécanismes des formes de la langue occitane pratiquées dans la région bordelaise, ainsi – donnée importante – que d'en « codifier la graphie ». Caudéran est ainsi l'un des premiers sans contacts avérés avec le Félibrige alors naissant, à proposer des règles de normalisation de l'occitan qui annoncent celles de la graphie classique, très postérieure. Si ses choix s'éloignent assez radicalement de ceux des Félibres (il note les diphtongues *eou*, *aou* et non pas *eu*, *au*, en y adjoignant des signes indiquant si la syllabe est longue ou brève comme en latin, certains d'entre eux, issus de la *scripta* de l'occitan médiéval, les rejoignent. En revanche, Caudéran préconise la graphie *lh* pour le phonème /*ʎ*/, et la graphie *tg* ou *tj* pour la réalisation locale [tʃ], ayant peut-être eu une influence sur la future façon d'écrire de certains auteurs de la région

bordelaise d'expression occitane, en particulier Théodore Blanc. Bordeaux et son Académie a donc été l'un des endroits où, au XIX^e siècle, des érudits et des savants ont réfléchi à comment donner à la langue occitane une graphie qui lui soit propre.

Notons que la tentative de Dador, datant de quelque années après, semble directement inspirée par la volonté d'imiter plus ou moins Caudéran, mais en tentant de proposer une synthèse plus accessible au grand public.

Dans le même temps se développa la pratique du collectage, ainsi qu'un goût marqué pour les synthèses lexicographiques. Rappelons que c'est à Bordeaux, chez la veuve Moquet, en même temps qu'à Paris chez Lechevallier, que Félix Arnaud (1844-1921) fit paraître en 1887 son premier volume de *Contes populaires recueillis dans la Grande Lande, le Born, les Petites Landes et le Marensin*. Jean-François Bladé (1827-1900) fait imprimer dès 1877 dans la même ville, chez le libraire Lefebvre, ses *Trois contes populaires recueillis à Lectoure* (ses œuvres suivantes paraîtront à Paris pour l'essentiel). Pêle-mêle, citons les recherches de l'érudit François Daleau, de Bourg-sur-Gironde, qui fait paraître en 1886 son *Questionnaire. Pour recueillir les coutumes, les croyances, les dictons, les légendes, les formulettes, les remèdes populaires, les superstitions et les usages existant encore à la campagne ou à la ville. D'après les travaux de MM. Ludovic MARTINET, Paul SÉBILLOT, B. SOUCHÉ, etc.* présenté avec succès devant la Société d'Anthropologie de Bordeaux et du Sud-Ouest (Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bordeaux et du Sud-Ouest, tomes III et IV, 1886-1887, p. 13 à 111) puis publié en 1889 à Bordeaux chez Bellier sous le titre *Notes pour servir à l'étude des traditions, croyances et superstitions de la Gironde*. Ses recherches sont indissociables de celles de Camille de Mensignac (qui doivent beaucoup aux travaux de Daleau), dont sa « Notice sur Plusieurs Coutumes, Usages, Préjugés, Croyances, Superstitions, Médailles, Prières, Remèdes, Dictons, Proverbes, Devinettes de la Gironde Accompagnée d'un Questionnaire » publiée en 1887 dans le même bulletin et qui sera rééditée à plusieurs reprises (les deux monographies contenant un grand nombre de proverbes, sentences, comptines en chansons en occitan de la Gironde ont été réimprimées en un seul volume sous le titre *Coutumes, usages, croyances de la Gironde* aux éditions Jeanne Lafitte en 1994). Mais nous devons également mentionner les travaux d'érudits comme Jean-Roger d'Anglade, auteur en 1913 d'un *Aperçu sur l'histoire de Bazas depuis les origines jusqu'à la Révolution* (Féret, 1913, rééd. Paris, le Livre d'Histoire 2001, Nîmes, Lacour 2002 et 2014) qui renferme une chanson occitane, l'abbé Ferdinand Bretruc, auteur d'une monographie sur les usages locaux du pays de Buch parue dans la *Revue historique du pays de Buch* en 1929, des travaux de Pierre-Louis Berthaud (1899-1956) sur la chanson gasconne dans le Bordelais (*Petite Gironde*, avril-mai-juin 1940) et ses contributions à la revue *Lo Gai Saber* (Toulouse, n°217, 1946). L'*Histoire de Lesparre* (Bordeaux, Pech, 1912, rééd. 2007 et 2014) de Bodin et Clary est la seule source à mentionner le cantique *L'Esteleta*, dédié à Notre-Dame-de-la-Fin-des-Terres, de Soulac. Octave Gauban dans son *Histoire de La Réole* (1873) propose quelques chansons populaires occitanes, mais que dire des sources que représentent les *Usages et chansons populaires de l'ancien Bazadais* (1845) de Lamarque de Plaisance, comme des deux volumes de *La Chanson populaire et la vie rurale de la Vendée aux Pyrénées* de Sylvain Trébuçq (1912), dont le second tome renferme des collectages uniques de cris de marchandes et de chansons populaires de Bordeaux ? En parémiologie, citons également l'étude de Neymon parue dans la *Revue libournaise* en 1899-1900 puis dans le *Journal du Médoc* de 1900-1901, attestée préalablement par François Pic sous la forme d'un manuscrit intitulé *Proverbes & dictons en langue gasconne usités dans le département de la Gironde et*

recueillis par ***. - « *Lou qué hey ce qué pot n'es pas à blayma* ». François Pic signale d'autres travaux de Neymon, dont une seconde version du recueil de parémiologie, ainsi qu'un essai grammatical occitan médoquin manuscrit. Il signale la mention du recueil parémiologique dans les actes de l'Académie de Bordeaux en 1888. En 1903, Johannés Plantadis propose une étude des coutumes du mariage en Bordelais dans la *Revue des traditions populaires* 1903/11 et 1903/12 tandis que l'horloger de La Teste Pierre Moureau publie son essentiel *Dictionnaire du patois de La Teste* (1870) reparu en édition augmentée en 1879. Berthaud cite également les quatre cahiers manuscrit des *Poésies populaires de la France* conservé à la BnF qui renferment plusieurs sources occitanes dont certaines girondines. Il sera renvoyé aux travaux de ce même Berthaud pour davantage d'informations.

V- Le Félibrige et les genres réunis

Si la constitution en Gironde d'une école félibréenne « officielle » est tardive (la ligue Guyenne et Gascogne de Philadelphie de Gerde en 1922, puis l'*Escole Jaufre Rudel* en 1950 rattachée au Félibrige en 1951, et dotée d'un prix littéraire éponyme en 1959), le Félibrige y est présent sous des formes diverses depuis la fin du XIX^e siècle.

À propos des rapports de la région bordelaise et du Félibrige, Berthaud écrit qu'il ignore si « Bordeaux et le Bordelais furent jamais visités par Mistral en personne ; ils ne le furent que peu à peu par son esprit. Sans doute l'abbé Ferrand, nous l'avons vu, avait été en contact avec ce qu'on peut nommer des thèmes d'action mistraliens. Mais il était resté un isolé : autour de lui, ou de son temps, aucune école félibréenne ne s'était créée ». Le premier auteur girondin officiellement désigné comme félibre est l'abbé Arnaud Ferrand (1849-1910), que Mistral désigne comme *lou félibre Ferrand* dans le *Trésor du Félibrige*. Il faut attendre les toutes dernières années du XIX^e siècle pour voir apparaître une véritable structuration félibréenne, sinon une « école » dans le Bordelais : ce sera en Médoc. En réalité, les choses sont plus complexes. Si nous savons que l'abbé Caudéran a eu une correspondance – sans doute brève – avec Frédéric Mistral, la chose est bien plus avérée en ce qui concerne Arnaud Ferrand. Ce professeur au Petit-Séminaire, puis curé de Baurech, originaire de Saint-Pierre-de-Mons près de Langon, a entretenu avec le fondateur du Félibrige une relation épistolaire suivie. Il lui a même rendu visite, au moins deux fois. Ferrand publie en 1879 chez Soriano à Bordeaux le premier texte félibréen du Bordelais, le premier dans une graphie inspirée de la graphie mistralienne également (en réalité un panachage des principes mistraliens et « bordelais », ceux de l'abbé Caudéran), *La Rabagassade*. Cette vaste épopée tragicomique organisée en dix chants (appelés « veilles ») et composée de 3650 vers gascons se présente comme les souvenirs d'un ancien maire girondin contemporain de la guerre de 1870, racontés à ses petits-enfants. Il s'agit en réalité d'un violent pamphlet anti-Gambetta (« Rabagas », depuis la comédie éponyme de Victorien Sardou parue en 1872) et plus généralement anti-républicain, avec tout ce que cela implique. *La Rabagassade* est un texte agressif, truffé de propos antisémites, qui semble avoir connu dès sa sortie un échec. Pourtant, ce vaste poème gascon (avec traduction française en regard) ne manque pas de verve, mais dégage trop de violence et même de haine pour être agréable à lire. De plus, comme le souligne Berthaud, c'est un pamphlet d'actualité. Les événements et les personnes auxquels il fait allusion n'étaient plus forcément identifiables vingt ans après sa rédaction. Presque en même temps que la *Rabagassade* paraît une *Causerie littéraire sur les patois et sur le poème satirique intitulé* : *La Rabagassade* signée *Galh*, œuvre d'un autre prêtre bordelais proche du Félibrige,

l'abbé Gabriel Pailhès. Un autre ecclésiastique versé dans les études occitanes, l'abbé Largeteau, y intervient également. Au final, entre les lettres à Mistral et ces contributions, nous entrevoyons l'existence dès la fin des années 1879 d'une sorte d'embryon de « cryptofélibrige » bordelais, essentiellement interne aux cercles catholiques réactionnaires (Ferrand parle d'un autre prêtre girondin qualifié de félibre, le chanoine Laprie). Abonné à l'*Aiòli*, lisant et faisant lire les œuvres de Mistral, Roumanille, Aubanel à ses élèves, Ferrand était donc un félibre très actif voire activiste. Il était inscrit, « faute de mieux » à l'*Escolo de Jansemin* le cercle félibréen agenais de Charles Ratier, et abonné au *Calèl*, la revue félibréenne de Delbergé à Villeneuve-sur-Lot. On l'aura compris, c'était faute de disposer d'un véritable cercle félibréen en Gironde. Ferrand est également l'auteur d'une anecdotique *Cansoun dou roussinoun* parue dans la *Revue Félibréenne* de Paul Mariéton.

Vers la fin du XIX^e siècle un petit groupe de poètes occitans rattachés au Félibrige et originaires du nord du Médoc se structure en ce que l'on nommera l'*Escòla Medoquina*. Autour d'André Brion (1875-1903) se rassemblent entre autres l'abbé Daniel Vivien Bergey (1881-1950), de Lesparre. Figure politique girondine, héros de guerre, député de la Gironde, curé de Saint-Émilion et félibre actif, Bergey est l'auteur en 1923 du recueil de poèmes occitans *Ma Garbetto* (éditions de la Revue méridionale), puis de *Ché lous praoubes* (Bordeaux, Delbrel ; St-Émilion chez l'auteur, éditions de la Revue méridionale) après avoir été rédacteur en chef du journal *Le Poilu Saint-Émilionnais* dans les colonnes duquel l'occitan était employé sous plusieurs formes. Dans ces journaux, on trouve des contributions en occitan (parlers du Médoc, par les soins de l'abbé lui-même, du Libournais et du Béarn) et même du basque souletin. Au sein de ce cercle figurent également les frères Conord, François (1882-1973) auteur d'un dictionnaire occitan médoquin inédit, et Joseph (1872-1949), auteur d'une grammaire occitane également inédite. Tous deux, ainsi que d'autres félibres médoquins comme le chanoine Lafargue et l'abbé Lafargue (à ne pas confondre), publient également des textes dans la presse catholique locale ainsi que dans la revue *Reclams*.

Aux environs de 1901, c'est un coiffeur de Caudrot, près de La Réole, Fernand Masson dit Florimond (1872-1949) qui fonde l'*Almanach Garonnais*, lequel deviendra plus tard *Lou Garounés*. Le succès de cette revue dans laquelle fleurissent de petits textes en vers de Masson et d'autres poètes occitans girondins, lot-et-garonnais ou landais, souvent burlesques, parfois sérieux et même tragiques, ne se démentira pas tout au long du siècle au point de faire encore partie de la bibliothèque de beaucoup d'habitants de la région bordelaise, notamment les plus âgés (qui peuvent en réciter de mémoire des tirades entières, de même que pour Verdié, Gric de Prat ou Despaux). Masson est également l'auteur d'une petite pièce de théâtre, *Lou coumte d'Aillas*.

Roger Romefort (1886-1938) dit Gric de Prat, médecin au Taillan-Médoc, réussit à marier à la tradition bordelaise de Meste Verdié l'esprit félibréen (*Su la Táupineyre. Études dé la banliu bourdelése*, Bordeaux, Castéra, 1925 et *Oeuvres gasconnes de Gric de Prat*, Bordeaux, Delmas, 1938). Romefort trousse de petites pièces de théâtre en occitan mettant en scène des types de riches paysans d'Eysines, du Taillan et du Bouscat. Madrés, avars, égoïstes mais aussi attachants, Cadiche ou Jantillot poursuivent une tradition locale qui leur vaudra un succès supérieur aux autres écrits félibréens girondins, puisque bien des personnes se souviennent encore avoir joué, à l'occasion d'une kermesse scolaire ou d'une soirée « quine », *Lous coupouns de Cadiche* ou *Jantillot es malaud*.

Émilien Barreyre (1883-1944) humble pêcheur d'Arès, sur le Bassin d'Arcachon, connaît le succès et rafle plusieurs récompenses avec son ode *A la mar de Gascounha*

(Toulouse, Douladoure, 1936) puis en 1956 *Las Malineyres* (Delbrel, 1956), recueil de poésies d'inspiration mistraliennes ayant pour cadre le pays de Buch, lui ayant valu dès 1936 l'Églantine d'argent aux Jeux Floraux de Toulouse. Nommé *Mèste en gai-sabé*, Barreyre meurt « en exil » à Joinville-le-Pont où il est enterré.

Son compère arcachonnais Adrien Dupin, déjà cité, contribuera à le faire connaître. Dupin, dernier félibre girondin de la vieille école survivant, fonde en 1931 un éphémère *Almanach Gascon*. Créateur de l'*Escole Jaufre Rudèl* en 1950, Dupin est l'auteur de quelques comédies gasconnes dans les années 30, dont *Aquet diable de Parpalhote. Comédie en un acte*. (Paris, Féret, 1930) et *Lou Meroun d'or, coumedie gasconne en 1 acte* (Bordeaux, Roumagoux, 1932). Ses poèmes d'inspiration régionale ont été rassemblés dans un ouvrage, *Bruc e Brane*. Dupin est également auteur d'un roman, *Pierric* (Bordeaux, Delbrel, 1953). En collaboration avec Jacques Boisgontier, il sera un des premiers compilateurs et éditeurs, à partir des années 1960, des proverbes et dictons, ainsi que d'une première contes de Félix Arnaudin qui ne seront publiés que quatre ans après sa mort en 1977. Il fut couronné *Mèste en gai-sabé* en 1955.

Il convient enfin de citer les « péri-félibres » ou « proto-félibre », ces poètes qui n'ont jamais adhéré au Félibrige mais qui ont adopté dans leurs vies et leurs œuvres les thèmes, l'esprit et les valeurs du Félibrige.

Le boulanger Jean Maurice (1860-1932) de Lignan-de-Créon (aujourd'hui Lignan-de-Bordeaux) est l'auteur entre 1899 et 1902 d'une poignée de poèmes occitans parus dans *Reclams*. La particularité de Maurice est d'inventer des néologismes, comme Barreyre, mais dans de telles proportions que ses poèmes finissent par être difficilement compréhensibles. L'impression qui s'en dégage tend vers une langue naturelle à la base, mais finit par devenir artificielle à force d'être apprêtée.

Joseph Allain (1891-1959) de Saint-André-de-Cubzac, était un vigneron qui composa un recueil de poésies occitanes en dialecte local, recueil resté manuscrit et présentement conservé à la médiathèque municipale de sa ville natale. Tout à l'opposé de Maurice, Allain écrit dans une langue simple et non affectée des poèmes contemplatifs de la vie rurale qui l'entoure. Ses influences les plus évidentes sont Jasmin, Paul Froment et Victor Hugo. Allain participa à plusieurs félibrées girondines dans les années 30, ainsi que le montre la présence de son nom sur les programmes, en particulier celle de Saint-André en 1931 pour laquelle il composa plusieurs poèmes.

Moins connu, Léon Veuille, d'Aubie-et-Espessas, est l'auteur de quelques textes locaux. Avec Allain et André Goujas, il forma une sorte de cercle gascon du Cubzaguais qui disparut avec eux dans les années 50.

VI- L'écrit occitan contemporain.

La langue occitane continue de s'écrire en Gironde. Nous pouvons mentionner la sortie, en 1970, de l'ouvrage collectif *Gironde, terre occitane* avec les contributions entre autres de Jacques Boisgontier, Roger Teulat et Robert Darrigrand, et *Le livre aquitain d'expression occitane*, suite à une exposition organisée à Bordeaux en 1972. Signalons, dans la décennie suivante le séminaire Identité régionale tenu à Talence (LASIC, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1981) et particulièrement la contribution de Philippe Gardy *Mèste Verdié et l'évolution de la conscience linguistique et culturelle occitane en*

Bordelais : 1800-1981 : hypothèses de travail et état de la question ainsi que le colloque du CECAES de 1988, déjà cité.

Dans le domaine artistique, les années 70 voient le poète-chanteur médoquin Pierre-André Delbeau enregistrer plusieurs disques, tandis que le jazzman Bernard Lubat, ainsi qu'André Minvielle, produit poésie et musique à Uzeste, souvent avec la complicité de Bernard Manciet (1923-2005) venu en voisin de Trensacq dans les Landes. Comme Jasmin, comme Félix Arnaudin, Manciet peut et doit être d'ailleurs considéré comme un artiste bordelais à part entière, tant la Gironde constitua pour lui un espace de création et d'inspiration (*Ulysse au fleuve, Les émigrants ou Iphigénie devant la gare...*).

Si la conteuse Éliette Dupouy, née à Belin-Beliet en 1933, porte la mémoire vive de la Lande girondine sous la forme d'une quantité impressionnante de textes, poèmes, chansons en gascon noir, dont une partie très importante demeure inédite, l'écrivain Claude Belloc (1936-2002), infirmier à Bordeaux mais originaire de Verdélais, incarne le renouveau du roman occitan en Gironde dans les années 70-80. Dans le même cas, nous pourrions citer l'Arcachonnais Francis Pédemay, concertiste à l'orchestre national de Bordeaux-Aquitaine, auteur en 1979 de *Poesias e cantas*. Alain Viaut, originaire du Médoc et directeur de recherche au sein du laboratoire IKER au CNRS, est l'auteur de deux recueils de poèmes d'une grande beauté, *Mahon et Tralhas de mar* d'un onirisme inspiré par l'océan qui baigne la presqu'île. Enfin, pour n'avoir pas publié ses travaux, Yves Délas, ingénieur en aérospatiale originaire du pays des Graves, est l'auteur d'un vase lexicque occitan girondin encore manuscrit et restant à publier.

Meste Verdiè est republié à plusieurs reprises, notamment en 1979 et 1989 (avec une traduction française de Bernard Manciet), tandis qu'Alain Viaut fait paraître en 1981 des *Récits & contes populaires du Bordelais*. Les œuvres de Gric de Prat, Émilien Barreyre, l'abbé Bergey, le lexique occitan de Moureau, sont réédités. En 2009, les *Contes de Garonne* collectés en Gironde par Jacques Boisgontier paraissent également, ainsi qu'un recueil de dictons, chansons et comptines occitans du Bordelais, *Coma un crosteth darrèir un cròfe* en 2014, tous deux aux éditions Letras d'Òc. Dans le domaine du roman, Éric Astié, professeur d'occitan au lycée de Langon fait paraître en 2010 son *Diari d'un mes de març* tandis que le jeune Pèir-Joan Masdiset publie en 2014 *Los camins per baish*, roman social qui a pour cadre le Sud-Gironde.

Enfin, des associations telles que Los Tradinaires de Vendays, Bazas Culture ou Bruc e Brana de Guillos, ont fait paraître plusieurs ouvrages dont *Espécias... de Medòc, Cabirolar los mòts, Atau l'an contat* ou les *Chroniques bazadaises*. En 1998, Alain Viaut avait fait paraître *Écrire pour parler : Los Tradinaires*, ouvrage regroupant plusieurs textes collectés et écrits par l'association, ainsi qu'une étude de l'occitan nord-médoquin. Déjà cités, les actes du colloque du CECAES des 21 et 22 octobre 1988, *La Littérature Régionale en Langue d'Oc et en Français à Bordeaux et dans la Gironde* sont publiés aux PUB en 1989. On y trouve notamment la version intégralement transcrite du *Coumte d'Aillas* de Masson. En 2012, Patrick Lavaud fait paraître *Lo Medòc de boca a aurelha*, imposant volume de collectages accompagné de trois CDs, et plusieurs ouvrages et films documentaires sur le patrimoine musical et linguistique occitan en Gironde et en Dordogne, tandis que le label Daquí (le label des Nuits Atypiques de Langon) a réédité plusieurs livres-disques d'œuvres de Bernard Manciet.

